

# LECTURES DE SARTRE

Textes réunis et présentés par  
Claude Burgelin



Presses Universitaires de Lyon

## SARTRE ET MERLEAU-PONTY

Si nous nous posons aujourd'hui la question : Sartre, mort ou vif ?, la même question posée au sujet de Merleau-Ponty susciterait probablement une réponse par le premier terme de l'alternative. Cependant, à plusieurs signes et pour plusieurs raisons (la fin de la domination structuraliste, le retour à une philosophie de l'histoire...), on peut penser que Merleau-Ponty va à nouveau être lu <sup>1</sup>. Il le sera nécessairement dans sa différence, voire son opposition avec Sartre.

Parler de Sartre et Merleau-Ponty, ce n'est pas en effet parler seulement de deux écrivains qui furent contemporains et se répondirent plus ou moins : c'est parler de deux amis, longtemps engagés dans une entreprise commune, c'est parler d'une rupture intellectuelle, de tentatives pour renouer une amitié personnelle, d'une mort brutale...

L'histoire des relations Sartre-Merleau-Ponty et des rapports conflictuels entre leurs deux pensées se termine avec la mort de Merleau-Ponty, en 1961. Mon exposé porte uniquement sur la période 39-61. Si cette histoire nous intéresse aujourd'hui c'est parce que, entre 45 et 60, les conflits entre les deux « amis » portent sur l'attitude à adopter vis-à-vis du Parti Communiste et, par delà, sur la conception du social et de la classe sociale, sur le marxisme et la philosophie de l'histoire. Bien des choses ont changé, certes, depuis 45-60 : pas assez cependant pour nous empêcher de relire avec un intérêt passionné les textes de Sartre et Merleau-Ponty ; ils ne sont pas inactuels.

Si pour ma part, — en tant que sociologue —, je relis ces textes, surtout ceux de Merleau-Ponty, c'est que ce dernier a rendu possible une sociologie qui ne soit pas coupée de la philosophie, une sociologie historique, une science de l'homme qui n'écrase pas l'homme en « traitant les faits sociaux comme des choses ».

En reprenant comme il l'a fait la phénoménologie allemande, en essayant de comprendre non seulement l'Histoire, mais l'histoire concrète dans laquelle il était engagé, en parlant de façon si nouvelle

de la liberté, d'autrui, du corps, Merleau-Ponty a apporté, outre une conception de l'historicité, ce qu'il a appelé une «pensée de gauche».

Je rappellerai d'abord les quelques éléments biographiques et bibliographiques nécessaires à la compréhension du débat entre les deux hommes. J'évoquerai ensuite quelques aspects de leurs divergences politiques, simplement pour montrer comment nous, aujourd'hui, continuons ce débat. Enfin, j'essaierai de dire quel est l'intérêt de quelques unes des formules par lesquelles Merleau-Ponty définissait l'histoire.

I — Pour comprendre le débat Sartre-Merleau-Ponty, il faut replacer dans l'histoire ces deux existences qui se sont juxtaposées et heurtées plus que mêlées.

Merleau-Ponty (né en 1908 à Rochefort-sur-Mer) et Sartre (né à Paris en 1905) se rencontrent et deviennent amis à l'Ecole Normale Supérieure<sup>2</sup>. Après l'agrégation, Merleau-Ponty est nommé professeur de philosophie à Saint-Quentin. Sartre est professeur au Havre, puis à Pasteur et Condorcet. Il quitte l'enseignement pour diriger les *Temps Modernes* en 1944 (il a publié avant la guerre ses ouvrages sur l'imagination, et, en 1943, *l'Etre et le Néant*). Merleau-Ponty publie sa «petite thèse», *La Structure du comportement*, en 1942, et sa «grande thèse», *la Phénoménologie de la perception*, en 1945. *Humanisme et terreur*, *Sens et non-sens* paraissent en 1947 et 1948. Après avoir enseigné à la Faculté des Lettres de Lyon, Merleau-Ponty est nommé à la Sorbonne en 1949, au Collège de France en 1952. *Les Aventures de la dialectique* sont éditées en 1955 ; Sartre publiera sa *Critique de la raison dialectique* en 1960, juste avant la mort de Merleau-Ponty.

Dans le portrait que fait Sartre de Merleau-Ponty pour le numéro spécial des *Temps Modernes* de 1961, il retrace cette histoire de leur difficile amitié («cette brouille qui n'a pas eu lieu, notre amitié») : il tente de se justifier sans toujours convaincre<sup>3</sup>.

Sartre et Merleau-Ponty se sont rencontrés à l'E.N.S. Après la «drôle de guerre», ils se retrouvent à «Socialisme et liberté», groupe d'intellectuels résistants, bientôt dissous. Ils rêvent depuis 1943 de fonder une revue : les *Temps Modernes* sont créés à la Libération. Après la dislocation du premier comité de rédaction (qui comprend R. Aron et J. Kanapa...), Sartre est directeur et Merleau-Ponty fait les éditoriaux politiques sans vouloir les signer (ils sont signés T.M.) et sans accepter d'être co-directeur.

Sartre dit que Merleau-Ponty se méfiait de lui, de ses bévues possibles, et voulait pouvoir partir sans esclandre à chaque instant.

Sartre avoue son retard politique sur Merleau-Ponty, tout en laissant entendre qu'il l'a rattrapé («pour apprendre ce qu'il savait, il me fallut encore un lustre»).

Dans «La guerre a eu lieu», article publié en 45 et repris dans *Sens et non-sens*, Merleau écrit : «Nous avons secrètement résolu d'ignorer la violence et le malheur comme éléments de l'histoire... En somme nous avons appris l'Histoire et nous prétendons qu'il ne faut pas l'oublier».

«Ce fut Merleau qui me convertit» : nous nous demanderons tout à l'heure si cette conversion a pu avoir lieu.

Merleau-Ponty, sans être marxiste, s'était intéressé au marxisme avant 1939<sup>4</sup>. En 45, il croit constater l'absence du prolétariat européen (nécessité de conserver l'équilibre international ; peur d'une riposte anglo-saxonne en cas de troubles révolutionnaires en France). Pour l'aider à se reconstituer, il pense, rapporte Sartre, qu'il faut faire la politique du P.C. .

*Humanisme et Terreur* (1947), le livre qui a «converti» Sartre, qui lui a appris «la philosophie de l'histoire, sa méthode et son objet», — selon Sartre, — est aussi le livre qui va déclencher les premiers conflits graves au sein de l'équipe des *Temps Modernes*. Merleau-Ponty est attaqué de partout (les communistes lui reprochent de condamner l'URSS et les anticommunistes de justifier les camps). Camus part en claquant la porte, au sens propre du terme. Sartre tente de le rattraper. Avec amertume, il écrit en 61 : «j'essayais de faire le médiateur entre deux amis qui devaient un peu plus tard me reprocher mon amitié pour les communistes et qui sont morts irréciliés».

En 1950, éditorial sur les camps (à partir des mêmes documents qu'utilisait Rousset et qu'avaient reçus les *Temps Modernes*) : Merleau-Ponty refuse d'assimiler communisme russe et nazisme. En 50 aussi, la guerre de Corée : on pense que le Nord a tiré le premier. Merleau-Ponty se tait pendant plusieurs années. Son silence est la manifestation d'un suicide, dit Sartre : Merleau-Ponty crut que les réactions internes de l'Histoire en avaient définitivement faussé le cours et qu'elle continuerait jusqu'à la culbute, c'est-à-dire la bombe atomique.

Sartre, lui, se met à parler. En 53, — après les grèves et manifestations pour la paix de 1952 — il publie dans les *Temps Modernes*, par articles successifs, «Les communistes et la paix», sans avoir fait lire le manuscrit à Merleau-Ponty (alors que Merleau-Ponty forçait Sartre à lire les siens...), qui ne dit rien. Mais Cl. Lefort, qui participait aux réunions des collaborateurs de la revue, proclame

son désaccord. Sartre l'invite à publier une analyse : Lefort écrit «Le marxisme et Sartre», dont le *ton* est modéré. Sartre réplique avec une véhémence qui surprend Lefort, lequel publie «De la réponse à la question» (*Temps Modernes*, juillet 1954). La discussion s'envenime et se généralise : Merleau-Ponty, à propos d'un incident de rédaction (Sartre a supprimé au dernier moment un «chapeau» écrit par Merleau-Ponty à l'article d'un communiste sur le matérialisme), démissionne. Alors, reconnaît Sartre, qu'il aurait pu prendre la tête d'une opposition comprenant Lefort, Erval, etc.

Mais en 55, Merleau-Ponty publie *les Aventures de la dialectique* : il reprend l'ensemble de la discussion et critique Sartre avec vigueur dans un long chapitre intitulé «Sartre et l'ultra-bolchevisme». Les deux amis souffrent de cette «brouille qui n'a pas eu lieu». Ils se revoient une fois, à Genève. Puis une dernière fois rue d'Ulm, où Merleau-Ponty vient entendre une conférence de Sartre. Une gêne subsiste. Puis Merleau-Ponty meurt brusquement. L'un de ses derniers actes politiques fut, pendant la guerre d'Algérie, de renvoyer son ruban rouge au gouvernement de Guy Mollet.

II — Ce qui est donc en question, c'est l'attitude à avoir vis-à-vis du P.C.F. quand on n'est pas, ou pas tout à fait marxiste, c'est la nature du régime soviétique et le sens de la politique stalinienne, c'est la philosophie de l'histoire et les rapports de la philosophie avec l'Histoire. L'intérêt de la discussion, en ce qui concerne Sartre, c'est de savoir si sa philosophie lui permet de justifier ses positions politiques et lui permet de rendre compte du fait de l'histoire.

De même qu'A. de Waelhens, dès la réédition de la *Structure du comportement* en 49, reproche à Sartre de ne pas pouvoir rendre compte de sa propre phénoménologie du corps en raison de sa théorie opposant l'En-Soi et le Pour-Soi (alors que Merleau-Ponty montre ce qu'est une *conscience engagée*)<sup>5</sup>, de même Cl. Lefort montre que le «rationalisme» empêche Sartre, dans «les Communistes et la paix», de comprendre le marxisme, — en particulier l'idée de praxis, — et lui reprocher de mal définir la classe sociale.

Il importe de souligner ce point, car la troisième partie de la *Phénoménologie de la perception*, intitulée «L'être pour-soi et l'être-au-monde», comporte dans le chapitre sur la liberté un paragraphe intitulé «Valorisation des situations historiques : la classe avant la conscience de classe». Contrairement à ce qu'on a dit (Sartre le premier), les deux thèses de Merleau-Ponty ne sont pas des œuvres «psychologiques», qui seraient suivies plus tard seulement d'œuvres «historiques» et «politiques». Et leur auteur, lorsqu'il commente (et

défend contre ses détracteurs de 1945) *l'Être et le Néant*, note que Sartre n'a «pas encore» de théorie du social.

Sartre exprimera ainsi sa soi-disant conversion par Merleau-Ponty : «au fond de mon cœur, j'étais un attardé de l'anarchisme, je mettais un abîme entre les fantasmes vagues des collectivités et l'éthique précise de ma vie privée. Il me «détrompa»<sup>6</sup>. Or, dans *les Communistes et la paix*, on lit ceci : «chaque ouvrier, à travers la classe se défend contre la société qui l'écrase... ; c'est par cette lutte que la classe se fait». Et Lefort reproche à Sartre de méconnaître Marx en affirmant que la classe n'est rien sans le parti (ce qui impliquait, — nous sommes en 1952 — que la classe ouvrière n'avait pas désavoué le parti communiste).

Sartre avait écrit : «la classe n'est qu'en acte, elle est acte». Acte synthétique d'unification, par opposition à la passivité de la masse. «L'ouvrier se fait prolétaire, ajoutait-il, dans la mesure même où il refuse son état».

Invité à exprimer son désaccord, Claude Lefort publie dans *les Temps Modernes* d'avril 1953, «le marxisme et Sartre». Analysant les textes dont nous venons de citer quelques phrases, il reproche à Sartre de mal interpréter le passage du *Manifeste* où Marx décrit comment le prolétariat s'organise en classe. Au cours de l'histoire, les ouvriers n'ont «refusé leur état» qu'à l'époque où ils ont brisé les machines : révolte immédiate et refus de l'histoire. En revanche, l'opposition de caractère révolutionnaire s'enracine dans la *situation historique* et ne la change qu'en découvrant en elle les possibilités de l'action<sup>7</sup>.

Merleau-Ponty approuvait probablement de telles formules, un peu différentes d'ailleurs d'autres passages où Lefort définit l'histoire comme expérience cumulative, — en l'occurrence celle des ouvriers au cours des luttes contre l'exploitation. L'auteur de *Sens et Non-sens* devait aussi se retrouver dans cette définition de la praxis : c'est le mouvement historique par lequel le prolétariat intègre ses conditions d'existence, se réalise dans la lutte en tant que classe et élabore le sens de son opposition au capitalisme<sup>8</sup>.

Toutes formules dirigées contre Sartre qui «escamote, à toutes les étapes, le social» (Lefort dixit), qui méconnaît l'histoire, et du même coup, les *formes d'existence* de la classe, différentes selon les conditions, qui oscille entre une causalité a-dialectique (le prolétariat «déchet inerte de l'industrialisation») et une psychologie individuelle, incapable donc de saisir l'idée marxiste selon laquelle la production détermine le producteur :

Sartre part d'unités discrètes, les travailleurs. Or, à regarder l'individu, la production ne fait pas le producteur. Méconnaissant les progrès de la sociologie, l'auteur des « Communistes et la paix » ne s'occupe que des effets de la production sur la psychologie des individus. Cherchant ce qui motive la décision révolutionnaire de l'ouvrier, il cherche à montrer que celle-ci répond à la volonté d'obtenir un changement pour ses semblables comme pour lui-même <sup>9</sup>.

A travers ces critiques, les principes mêmes de la philosophie sartrienne sont visés. Dans « De la réponse à la question » (*Temps Modernes*, juillet 1954), Lefort, reprenant la polémique engagée par Sartre, résume ainsi son premier article : « Je vous reprochais de confondre le parti et la classe et je voyais à la source de cette erreur votre incapacité à définir celle-ci comme une réalité économique, sociale et historique ; je reliais cette incapacité à votre *rationalisme étroit* qui vous enfermait dans les oppositions de l'action et de la passion, du *subjectif et de l'objectif*, de l'unité et de la dispersion : je pensais que ce rationalisme vous interdisait de comprendre l'idée de praxis, que vous entendiez en fait comme l'acte pur d'un organisme pur... » <sup>10</sup>.

« Rationalisme étroit », dit Lefort. « Extrême subjectivisme », va dire Merleau-Ponty.

III — « Pour apprendre ce qu'il savait (l'Histoire), il me fallut encore un lustre », écrira Sartre de son ami disparu. Ne lui en fallut-il pas bien davantage ? Sartre a-t-il bien *lu* les textes où, très tôt, Merleau-Ponty cherchait à exprimer les rapports entre conscience, existence, histoire ? Telle est la troisième série de questions que nous devons nous poser.

Sartre voit bien le caractère central de l'historicité dans la philosophie de Merleau-Ponty, et ceci dès *la Phénoménologie*.

« Il ne voulait qu'opposer l'histoire à l'immobilisme du sujet kantien. Il lui fallut dix ans pour rejoindre ce qu'il cherchait depuis l'adolescence, cet être-événement de l'homme, qu'on peut aussi nommer l'existence ». « Peut-être sommes-nous historiques d'abord ». (*Situations IV*).

Mais lorsqu'il veut exprimer plus avant la conception merleau-pontiste de l'histoire, Sartre se contente de l'opposer au marxisme en disant que Merleau-Ponty insiste sur la contingence et il tire quelque peu à lui cet ami censé lui avoir tout appris en la matière :

« il m'appris que je trouvais au plus secret de ma vie *comme* au grand jour de l'Histoire une entreprise ambiguë, événement qui nous fait en se faisant *action*, action qui nous défait en devenant par nous événement, et que l'on appelle depuis Hegel et Marx, la *praxis* ».

Et certes, c'est bien dans l'expérience de 39-40 que Merleau-Ponty a appris comment l'événement peut faire guerrier un homme qui croyait vivre de la paix, mais la définition que donne Merleau-Ponty de la praxis selon Marx va plus loin que ne le dit Sartre :

«Ce que Marx appelle praxis, c'est ce sens qui se dessine spontanément dans l'entrecroisement des actions par lesquelles l'homme organise ses rapports avec la nature et avec les autres»<sup>11</sup>.

De plus, pour Merleau-Ponty, l'homme est *dans* l'histoire comme il est dans la nature. Et Sartre échoue là où Merleau-Ponty réussit, comme V. Descombes l'a montré : pour Merleau-Ponty, l'opposition sujet-objet ou pour soi-en soi, rend impossible la compréhension du «fait de l'histoire». La possibilité d'une œuvre historique est interdite par l'antithèse qu'établit Sartre entre l'identité de l'être et la liberté du néant. Il lui est impossible également de faire surgir la conscience de la nature, d'admettre, par exemple, que le monde parle de lui-même<sup>12</sup>.

Dans *La phénoménologie de la perception*, au contraire, la synthèse de l'en soi et du pour soi est l'existence même. Dans *Sens et non-sens*, l'homme est défini comme «produit-producteur», comme «le lieu où la nécessité peut virer en liberté concrète». Sujet-objet, l'homme est aussi institué-instituant. Incarné et situé, il est aussi inachevé. Le temps est cette distance intérieure par laquelle «être moi» est toujours «être hors de moi». Le je abrite un sujet impersonnel. Voilà fondés à la fois le social et l'historique<sup>13</sup>. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Merleau-Ponty lie la théorie du signe linguistique et la théorie du sens historique. Mais il faut laisser à Merleau-Ponty l'originalité de sa parole. L'une des plus belles métaphores dans lesquelles il a tenté d'exprimer ce qu'était selon lui l'Histoire est celle de l'homme ivre :

«Il n'y a plus de sens à traiter la lutte des classes comme un fait essentiel, si nous ne sommes pas sûrs que l'histoire effective reste fidèle à son 'essence' et que des accidents n'en fassent pas la trame pour longtemps ou pour toujours. L'histoire ne serait plus alors un discours suivi dont on pourrait attendre avec assurance l'achèvement et où chaque phrase aurait sa place nécessaire, mais, comme les paroles d'un homme ivre, elle indiquerait une idée, qui bientôt s'effacerait pour reparaître et disparaître encore, sans arriver nécessairement à l'expression pleine d'elle-même»<sup>14</sup>.

Et si Merleau-Ponty se différencie du marxisme, il s'oppose explicitement à Sartre dans *les Aventures de la dialectique* : Sartre, dit-il, prend à son compte la politique communiste pour des raisons bien différentes de celles dont les communistes se réclament. «Sartre fonde l'action communiste en refusant toute productivité à l'histoire,

en faisant d'elle, pour ce qu'elle a de connaissance, le résultat immédiat de nos *volontés*, et pour le reste une *opacité* impénétrable... Extrême *subjectivisme*...»<sup>15</sup>. La conception que Sartre propose du communisme est une dénonciation de la dialectique et de la philosophie de l'histoire, et il leur substitue «une philosophie de la création absolue dans l'inconnu»<sup>16</sup>. «La question est de savoir si, comme le dit Sartre, il n'y a que des *hommes* et des *choses*, ou bien aussi cet *intermonde* que nous appelons *histoire*, *symbolisme*, *vérité à faire*»<sup>17</sup>.

Si l'histoire est ce que nous dit Merleau-Ponty, quelle est la tâche du philosophe et celle du praticien des sciences de l'homme ? (Tâches non distinctes d'ailleurs à condition d'entendre les sciences de l'homme à la manière dont *Sens et Non-sens* décrit la linguistique, l'histoire et la sociologie). Elles sont modestes et difficiles : il faut essayer de lire.

«Notre seul recours est dans une lecture du présent aussi complète et aussi fidèle que possible, qui n'en préjuge pas le sens, qui même en reconnaisse le chaos et le non-sens là où ils se trouvent, mais qui ne refuse pas de discerner en lui une direction et une idée, là où elles se trouvent».

Citant en 1961 ce texte du début des *Temps Modernes*, Sartre ajoutait : «ce fut, c'est encore notre programme».

Je n'ai pas d'autre conclusion.

Guy VINCENT